

VÁRIA

Cidade de Terroso

(Póvoa de Varzim)

No Museu de Antropologia do Pôrto expunha-se, numa caixa, grande quantidade de objectos de bronze e de ferro, que, segundo se lia num letreiro junto, tinha sido depositada pela família do dr. José Fortes, como proveniente da necrópole luso-romana de Gulpilhares (Vila Nova de Gaia).

Quando procedi ao inventário e exposição destas peças, admirei-me o seu número: 26 fíbulas de arco e anulares, 64 *aci comatoria* de três tipos, 12 agulhas de coser, fragmentos de cadinhos, etc.

A abundância e riqueza da colecção não condizia com o que o dr. J. Fortes descrevera de Gulpilhares, no artigo *Gaya no Passado* (in «Mea Villa de Gaya», pág. 17, Pôrto, 1909): «As posses do numeroso e miserável povoado não davam para exorbitar da maior modéstia nas offerendas funerárias. Duas pulseiras, numerosos fragmentos de protectores de calçado ferrado, com solas de madeira; estilhas de vidro, de vasilhas irreconstituíveis; uma faca de ferro com guarnições de bronze e bainha de madeira; um instrumento de ferro, denticulado à maneira de serra, acaso um raspador; o pedaço dum *acus comatorius*, para enfeite ou segurança do penteado; contas meúdas de vidro, diversamente colorido, sobresaindo ao pé destas dous exemplares *oculados*, vulgares, de vidro azul-escuro com esmalte de círculos brancos; duas lascas de sílex para ferir lume; poucas moedas dos últimos imperadores romanos; e finalmente, em muitas sepulturas, pregaria variada dos grosseiros esquifés funerários—tal em suma o restante espólio arrecadado».

Procurando então qual seria a proveniência destes objectos, fui-a encontrar nos dois textos seguintes:

«... Depois, pela exploração da cidade de Terroso (Póvoa de Varzim) colhêramos, Rocha Peixoto e nós, a certeza científica do indigenato, em mais avançadas eras, da indústria metalúrgica não só do bronze, mas da prata e do ouro: cadinhos com restos de metal, granitos de prata e ouro com indícios de trabalho, tudo exumado do fundo da camada archeológica, demonstraram-nos à

saciedade que na região florescera a manufactura daqueles metais, de resto também contraprovada, em relação ao bronze, pela superabundância dos artefactos encontrados...» (J. Fortes, *Ouros protohistóricos da Estella*, «Portvgalia», II, pág. 612).

«... Setenta e tantos alfinetes e agulhas de bronze encontradas na cidade». (R. Peixoto, *As explorações da cidade de Terroso e do castro de Laundos*, «Portvgalia», II, pág. 677).

Pela importância das explorações, que só tiveram igual em Briteiros, não pode haver hesitação na atribuição dos objectos à cidade de Terroso. A corroborá-la está a coincidência do número dos alfinetes e agulhas, ao todo setenta e seis, com o citado por R. Peixoto; e a existência de alguns cadinhos com restos de metal e granitos metálicos com vestígios de utilização.

O meu presado amigo e ilustre arqueólogo, sr. José de Pinho, a quem mostrei a colecção, contando-lhe o que se passara, confirmou a minha opinião de que os objectos eram da cidade de Terroso, a cuja exploração assistira. Sòmente não podia assegurar que tôdas as fíbulas lá tivessem sido encontradas.

O sr. prof. dr. Mendes Corrêa publicou desenhos de alguns destes instrumentos (cinco fíbulas, uma mola e dois alfinetes) na est. XV de *Os Povos Primitivos da Lusitania* (Pôrto, 1924), como sendo de Gulpilhares, notando na legenda que «alguns tipos são post-halstattianos, apesar da necrópole atingir os séculos III e IV da era cristã», igual reparo fazendo na pág. 254 (nota 4). Como se vê não lhe passou despercebido o facto de objectos de tipo castrejo se encontrarem numa necrópole tão recente.

Emquanto não conseguir elementos seguros sôbre a proveniência das fíbulas, continuará inédita esta bela colecção.

Citarei apenas dois *stili* de bronze, exemplares únicos em Portugal.

Estes estiletos, medindo respectivamente 94 e 108 mm. de comprimento, teem uma extremidade aguçada para escrever sôbre madeira encerada (*tabella*, *tabula*), e a outra espalmada para espalhar a cera.

A sua forma condiz com a descrita no *Dictionnaire des antiquités*, etc., de Saglio (IV, 2.ª parte, pág. 1510), por Cagnat e Chapot, no *Manuel de archéologie romaine*, (t. II, pág. 510, Paris, 1920), etc.

De Portugal apenas se conhecia um *stilus* de ferro, de Vale Vaqueiro (Beira-Baixa), um pouco mais curto e do mesmo tipo, descrito pelo sr. prof. dr. José Leite de Vasconcelos «O Archeologo Português», vol. XXIII, pág. 4, fig. 13, Lisboa, 1918).

RUY DE SERPA PINTO.

En Portugal

Une loi de 1913 a, dans ce pays, créé, en lui conférant de larges attributions, une Commission pour la réforme pénale et pénitentiaire.

Les travaux de cet organisme ont abouti, notamment, à faire de l'administration des prisons un corps autonome, rattaché au ministère de la Justice, et à établir un Institut de criminologie.

La commission est maintenant transformée en conseil permanent, dont font partie l'administrateur et le directeur général des prisons, et dont les attributions consistent, entr'autres:

- 1) à proposer les nominations de directeur de prison;
- 2) à connaître des recours du personnel en matière disciplinaire;
- 3) à coordonner l'action des patronages;
- 4) et à se prononcer sur les projets de transformation des prisons.

L'occupation industrielle des détenus, au nombre de 12 à 14.000, précédemment à peu près inactifs, semble constituer son souci principal.

L'Institut de criminologie publie une revue trimestrielle, le «Boletim do Instituto de Criminologie», dont nous avons déjà donné des extraits (1) et dont notre distingué collègue, M. João Bacelar, directeur du pénitencier national de Lisbonne, est un des meilleurs collaborateurs. Il vient, en outre, de faire paraître un volume, *Crime et Prison*, que l'auteur, M. le docteur Rodolphe-Xavier da Silva, assistant à l'Institut de médecine légale, directeur de la 1^{ère} section de l'Institut de criminologie, déjà connu par ses travaux antérieurs (2), a eu la gracieuseté d'offrir à notre Rédaction.

Cet ouvrage, qui a été imprimé sur les presses du pénitencier, est distribué gratuitement aux groupements scientifiques, et le produit de la vente au public est divisé en deux parts, dont l'une est destinée à couvrir les frais d'édition, et l'autre, à gratifier les détenus qui ont collaboré à son édition et à secourir ceux qui se trouvent dépourvus de ressources.

Il est dédié à la mémoire d'un prisonnier qui, de son vivant attaché au poste anthropologique de la prison, a contribué à réunir les éléments de l'étude qui vient de voir le jour.

(1) V. Erou, 1925, p. 360.

(2) Citons, *Os Reclusos de 1914*.

Peu au courant de la langue portugaise, nous ne pourrions, sans risque d'erreur, entrer dans tous les détails de ces publications; nous nous bornerons donc à donner une analyse succincte de l'ouvrage en question, avec quelques citations à l'appui, en nous excusant devant l'auteur si l'une ou l'autre inexactitude s'est glissée dans ce compte-rendu. Il sera procédé de même en ce qui concerne une conférence de M. le professeur Mendes-Corrêa, le travail le plus remarquable qui ait jusqu'ici paru dans le « Boletim ».

* * *

Au frontispice de la première partie de son livre, M. da Silva a inscrit cette sentence du professeur français Saleilles:

« En matière de traitement moral, comme en matière de thérapeutique médicale, le diagnostic n'est pas suffisant: il faut appliquer le remède, et celui-ci varie selon les personnes ».

« La vieille formule: la loi est la même pour tous, lit-on plus loin, qui applique des peines identiques pour des méfaits de même nature, est peut-être démocratique, pleine de bonnes intentions, etc., mais l'expérience a démontré qu'elle est simplement absurde, inadmissible, improductive et injuste ».

Le texte débute par ce paradoxe, qui donne déjà une idée de l'ensemble de l'ouvrage: Nul n'est libre de commettre un crime.

M. da Silva éclaire cette sentence en comparant l'infection criminelle à l'infection microbienne (1). Les récidivistes sont, eux, assimilables aux malades chroniques. Il décrit longuement le processus de la contagion dans la famille, dans les milieux sociaux et dans les prisons et en cite de nombreux exemples. Vient ensuite la clinique des différents cas de délinquance, avec classement détaillé des infractions et des infracteurs. L'énumération des instruments employés par les malfaiteurs est aussi complète que possible, et illustrée de photographies.

M. da Silva a une opinion détestable du Code pénal portugais, qu'il traite d'archaïque, et aussi des établissements pénitentiaires, installés, pour la plupart, dans de vieux bâtiments appropriés: le crime, dit-il, trouve et dans la loi et dans les institutions un véritable bouillon de culture. Ce n'est pas que l'on ait négligé les réformes, mais en Portugal elles se font surtout sur le papier.

Il donne des détails circonstanciés sur la vie en prison.

« Dans le monde spécial du crime, il y a toujours un langage spécial ». En effet, et nous avons déjà eu l'occasion de faire remar-

(1) Cf. Vervaeck, *Revue de Droit pénal et de Criminologie*, 1924, pp. 924 et sq.

quer que l'argot n'existe pas ou presque pas en Belgique, parce que, grâce au régime de la séparation qui règne dans nos prisons depuis l'époque où nos villes principales sont devenues assez grandes pour abriter une pègre, le milieu criminel n'a pas trouvé les conditions propices à sa cristallisation. Cette situation, évidemment, ne tardera pas à changer si l'on persiste à vouloir que les détenus fassent connaissance.

L'argot portugais, dont M. da Silva donne le vocabulaire, comprend un millier de mots.

Puis vient une étude sur le tatouage, très répandu parmi les prisonniers: il y a un établissement où jusque 81 % en sont marqués, alors que la proportion dans la population civile n'est que de 4,59 %.

La littérature des prisons occupe aussi une place importante dans le livre. Il existe au Portugal trois périodiques mensuels, dont deux manuscrits, rédigés par les détenus; ils se vendent au numéro.

Un article curieux est celui où sont exposés les jeux et divertissements — prohibés et autres — auxquels les détenus se livrent; ils témoignent d'une grande licence. De plus, comme « le théâtre et le cinématographe sont deux excellents adjuvants éducatifs, toniques et dépuratifs du moral », on a établi une scène pour les deux genres au pénitencier national.

Hélas! il faut croire que ces topiques ne sont pas bien efficaces.

La pédérastie, en effet, se pratique — sans préjudice de l'onanisme — sur une grande échelle, en dépit des mesures réglementaires qui ont été prises pour y mettre un frein. C'est ainsi qu'à ce même pénitencier national, qui est pourtant cellulaire, mais où « la vie sociale a été rétablie » entre les détenus, on n'a pas « recensé », en 1923, sur un effectif de 550 hommes, moins de 100 individus jouant le rôle de... prostitués. La plupart font cet ignoble métier pour obtenir sans bourse délier les douceurs de la cantine; il y en a qui se fardent et se bichonnent; ils portent même des noms de femmes et se vantent de leurs conquêtes.

Rien d'étonnant, dès lors, que l'établissement soit devenu, comme l'auteur le constate, au lieu d'un asile de régénération morale, une sentine de perdition, où ceux qui entrent incomplètement pervers achèvent de se corrompre et de se dégrader.

La dernière partie de l'intéressante relation de M. da Silva est consacrée au travail des détenus.

Des ateliers communs ont été installés en 1913 par le gouvernement républicain, qui avait au préalable supprimé le port du capuchon. La fabrication s'y faisait en régie, pour les besoins exclusifs de l'Etat. *Les résultats économiques ayant été peu satisfai-*

sants, la direction actuelle, soucieuse des intérêts du Trésor, a mis la main-d'œuvre des détenus à la disposition du plus offrant. Il en est résulté de graves abus. L'entreprise, dans les prisons portugaises, a une tout autre portée qu'en Belgique: elle livre pour ainsi dire le service aux concessionnaires, et les agents de ceux-ci exploitent les détenus à outrance et introduisent toutes sortes d'aliments et de boissons, même de l'alcool, pour stimuler la production. On voit d'ici l'état de choses qui est ainsi créé...

Aussi l'auteur voudrait-il voir la régie restaurée, avec une meilleure organisation technique, et, d'autre part, la population des prisons étant composée en majeure partie d'ouvriers agricoles (66 % environ), exprime-t-il le vœu de voir employer les détenus à des travaux en plein air, qui sont plus sains et plus rémunérateurs (?). Resterait encore à envisager la valeur de ce genre d'occupation au point de vue intimidation et amendement...

L'expérience du Portugal, qui a précédé, comme on le voit, la Belgique dans l'application des méthodes nouvelles (?), est éminemment instructive pour notre administration...

Tout en rendant hommage à la perspicacité et à la sincérité de l'auteur, nous sommes d'avis que la critique pénitentiaire peut recourir à des procédés plus pénétrants. Le genre d'investigations auquel il s'est livré, et qui a été mis à la mode par LOMBROSO et ses disciples, s'en tient surtout aux indices externes, d'ailleurs dans le cas présent suffisamment suggestifs; c'est, en quelque sorte, une photographie intellectuelle. On juge plus sûrement de la valeur d'un système d'emprisonnement en suivant pas à pas l'évolution morale de quelques-uns des sujets qui y sont soumis, jusque et y compris leur reclassement éventuel dans la société. C'est ce que nous faisons tous les jours, dans la période d'incarcération, avec nos fiches de visite, dont la seule reproduction constituerait une révélation pour ceux qui s'intéressent à l'amendement des détenus... si l'on voulait encore en Belgique, faire, dans ce domaine, de l'observation sans esprit préconçu... La correspondance et les nouvelles reçues des libérés viendraient compléter l'enquête.

* * *

M. Mendes Corrêa, professeur à la Faculté des sciences et directeur de l'Institut d'anthropologie de l'Université de Porto, a donné en 1925, à la Société portugaise d'anthropologie et d'ethnologie, une conférence, que nous n'hésitons pas à qualifier de magistrale, sur «l'Anthropologie criminelle intégrale». Nous allons nous efforcer d'en fournir un aperçu.

Il ne faut pas confondre l'école italienne d'anthropologie criminelle avec l'anthropologie criminelle proprement dite, branche scientifique cultivée par des hommes de diverses tendances doctrinales, parmi lesquels il y en a qui sont adversaires de la conception lombrosienne du délit et du délinquant. C'est un travers assez commun chez ceux qui se livrent à ce genre d'étude, de considérer la généralité des délinquants comme des anormaux biologiques. D'un autre côté, il n'y a pas toujours corrélation entre les tares des délinquants — qui existent d'ailleurs aussi chez les non-délinquants —, et les infractions qu'ils commettent. La proportion des anormaux parmi les malfaiteurs varie énormément suivant les statistiques et les observateurs: cela prouve qu'il n'existe pas de conception uniforme de l'anormalité.

Le crime, considéré comme acte biologique, trouve chez certains un terrain plus préparé que chez d'autres. Mais virtuellement nous sommes tous des criminels-nés. Tout homme a une potentialité criminelle. Il existe une si grande variété de manifestations criminelles, elles correspondent à une telle diversité d'activité physio-psychologique, qu'il est fallacieux de prétendre établir une caractéristique biologique générale du crime.

D'ailleurs si, comme acte, le crime est un phénomène biologique, ce qui imprime le caractère criminel à un acte humain est une conception juridique et sociale qui, jusqu'à un certain point homogène dans chaque civilisation, est loin de posséder une existence permanente et universelle. Une des erreurs banales de notre époque est de supposer que certaines valeurs sont figées en formules définitives, et de ne pas prévoir que nos conceptions subiront dans l'avenir des transformations aussi profondes que celles dont notre temps a marqué les idées du passé.

Le délinquant est, en principe, un homme normal; c'est la conclusion d'un anthropologue sérieux. L'anthropologie criminelle intégrale est donc l'étude de l'homme normal ayant une activité délictueuse: ce n'est pas la science des causes, mais la science des causes et des effets auto-individuels du crime.

Le crime est souvent la conséquence d'une imperfection morale d'origine éducative, plutôt que d'anomalies pathologiques. L'examen, fait par l'auteur, des criminels portugais et des enfants mis à la disposition du gouvernement l'a convaincu que la mauvaise éducation est la grande génératrice du crime.

M. Mendes Corrêa recherche ensuite le fondement le plus sûr de l'éducation.

La morale scientifique n'existe pas; les progrès de la science servent au mal comme au bien, ainsi que le prouve l'augmentation de la criminalité au XIX^e siècle.

Une morale sans sanction ni obligation est d'ailleurs un pur artifice idéologique, une théorie sans base et sans efficacité.

Il combat successivement la thèse de NIETZSCHE, qui distinguait la morale des maîtres de celle des esclaves et qui a écrit: la morale est la négation de la vie; la doctrine de la morale instinctive; la morale du transformisme de LANESSAN; la morale antique, qui considérait l'homme comme le centre dynamique d'un univers infini, etc.

En tout temps la morale humaine fut faite de postulats de conscience, plus ou moins parfaits, plus ou moins solides, dans la genèse desquels se rencontrent des instincts, des sentiments, des aspirations, des idées acquises et des croyances profondes. La morale, dans le sens le plus élevé, est une conquête de l'humanité, résultat des efforts successifs des générations passées. Rappelant la mort du radiologue BERGONIÉ, qui endura des douleurs atroces par dévouement envers ses semblables, il montre qu'une morale digne de ce nom repose toujours finalement sur une idée *a priori*, sur un substratum irréductible, sur un principe indémonstrable, en d'autres termes, sur une base dogmatique.

En terminant, il recommande de ne pas se borner à ce qu'on appelle la prophylaxie du crime, aux moyens eugéniques, aux réformes sociales, juridiques, économiques, etc.: le salut ne peut venir que d'une énergique action morale.

«L'heure que nous vivons n'est pas rassurante pour les moralistes. Une vague de colère et de révolte menace de submerger notre civilisation vacillante, où les indices de progrès vont de pair avec les clameurs de haine et d'ambition, et avec les fantaisies d'imaginaciones déliquescentes.

Il est impossible de pacifier les âmes sans une rénovation morale, sans une réhabilitation des valeurs spirituelles...»

E. B. (1)

A escada como sinal alfabetiforme

Às semelhanças existentes entre os achados de Alvão e Glozel, que já eram, em minha opinião, suficientes para estabelecer a contemporaneidade das duas estações, vieram juntar-se as reve-

(1) Ernest Bertrand, directeur du Pénitencier de Louvain; en «L'Écrou», 7.º année, n.º 2, Bruxelles, 1926, p. 106.

ladas pelos fragmentos que o rev. P.º Brenha comunicou ao meu prezado colega dr. Mendes Corrêa.

Pela exposição que este ilustre professor fêz desta descoberta, no «Primeiro de Janeiro» de 3 de Fevereiro do corrente ano, pode o leitor orientar-se acerca da sua importância, se bem que



Fig. 1 — Osso gravado com sinais alfabetiformes, da caverna de Le Placard, Charente, França (época madalenense)

Segundo PIETTE.

eu persista nas ideias por mim expostas no número anterior desta revista, de que, tanto Glozel como Alvão pertencem ao neolítico. Não é, porém, meu intuito discutir neste momento esse assunto, nem tampouco referir-me ao absurdo relatório da comissão que condenou Glozel, nem ainda à célebre busca feita à casa dos Fradin; nesta pequena nota pretendo apenas apresentar uma sugestão para o esclarecimento da origem da escada que aparece como sinal alfabetiforme tanto em Glozel como em Alvão, e que, de resto, se vê em vários outros alfabetos.

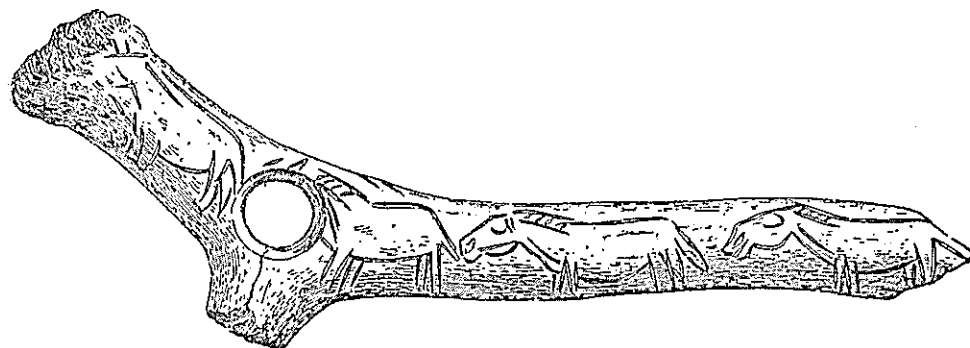


Fig. 2 — Bastão de comando, gravado, de La Madeleine (Dordogne)

É claro que, se a nossa opinião é justa, se Alvão e Glozel são do neolítico, as escadas que se encontram nos alfabetos destas duas estações serão os protótipos das da inscrição de Ahiram, de Sidon, de Cartago, etc.

Ora o objecto desta nótula é apontar a origem provável desse sinal.

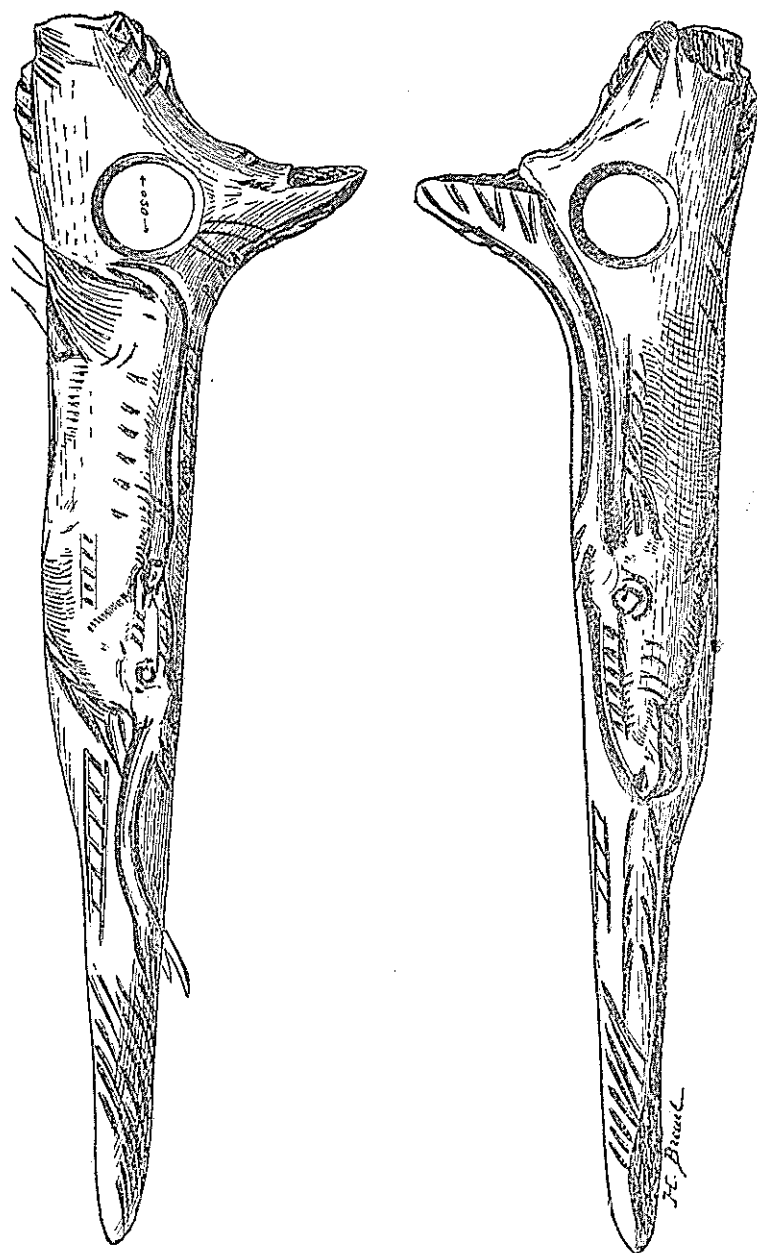


Fig. 3—Bastões do comando com figuras de cervídeos (Laugerie-Basse)
Segundo BÉGIN.

As reminiscências madalenenses das duas estações de França e Portugal, autorizam-nos a procurar no madalenense a génese dos alfabetos ocidentais. Foi o que tentamos fazer no fascículo anterior dos Anais da Sociedade de Antropologia (vid. também fig. 1). Como, porém, em Alvão, ainda não tinha aparecido o sinal alfabetiforme-escada, não nos referimos a êle. Agora que nos foi revelado em Alvão, é tempo de o estudarmos.

A escada já se encontra na caverna de Lorthet, e Piette (1) também já a tinha interpretado como sinal alfabetiforme. Mas a sua origem? Seria o hieroglifo duma escada?

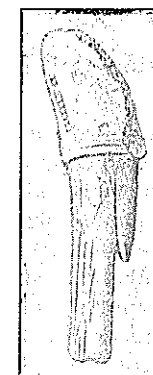


Fig. 4—Propulsor gravado com a escada, da caverna de Kesslerloch (Suíça)
(época madalenense)

Segundo R. R. SCHMIDT.

Ora nós supomos ver a origem dêsse sinal no bastão que o leitor encontra, por exemplo, na «Humanité Préhistorique» de Morgan (2). Repare-se na crina dos cavalos. Essa crina é, em cada um deles, uma perfeita escada (fig. 2).

É certo que êste indício é vago. Será simples acaso. Mas a indeterminação levanta-se examinando o bastão de Laugerie-Basse, com figuras de cervídeos, que se vê, por exemplo, na boa gravura da obra de Luquet (3). O sinal que aparecia lógicamente na crina, surge-nos agora deslocado num cervídeo (fig. 3). Mas que o sinal

(1) Piette, *Anthr.*, 1896, pág. 417, fig. 78.

(2) Morgan, *ob. cit.*, 1924, pág. 219.

(3) Luquet, *L'Art et la Religion des Hommes Fossiles*, 1924, pág. 95, fig. 68.

tem importância para o desenhador paleolita, prova-o o facto de nêlo insistir, apresentando-o até fora do corpo do animal. Em conclusão: o sinal appareceria como uma particularidade, como uma comodidade, do desenho da crina do cavallo. Repetido, tornado dalgum modo um cliché, destacou-se do seu lugar próprio, atingiu a independência, vindo a obter a honra suprema de sinal de alfabeto.

Universidade do Pôrto, 10 de Fevereiro de 1928.

JOSÉ TEIXEIRA REGO.

A questão de Glozel

Finalizava a notícia que sobre êste assunto publicou o fascículo anterior da nossa revista, com a informação da imprensa parisiense de que a comissão nomeada pelo *bureau* do Instituto Internacional d'Antropologia procedera em Glozel a escavações das quais haviam resultado achados comprovativos da autenticidade das descobertas do dr. Morlet. Nunca, porém, os jornalistas foram tão maus psicólogos, pois tendo julgado depreender dos factos e das atitudes da maioria dos membros da comissão que estes haviam chegado a conclusões favoráveis à tese da autenticidade, não era essa a opinião que, depois de algumas semanas de preparação do relatório, nêlo ia ser formulada.

Não é fácil tarefa dar conta minuciosa de todos os incidentes, de tôdas as publicações e de todos os debates que desde a redacção da notícia do fascículo anterior dos «Trabalhos» teem surgido a propósito de Glozel. Procuraremos, porém, registar sumariamente alguns factos principais, não esquecendo a interferência dos cientistas portugueses na discussão, interferência sobretudo motivada, como se sabe, pelas analogias encontradas entre certos objectos de Glozel e os descobertos há 34 anos pelos srs. padres Brenha e Rodrigues nas proximidades de Vila Pouca d'Aguiar, na Serra d'Alvão.

A comissão internacional, ao deixar Glozel, publicou uma nota officiosa, na qual declarava não confirmar nem contestar as notícias que os jornais inseriam sobre as suas opiniões. Dentro dessa reserva, foi preparando o seu relatório que ultimou numa reunião realizada em Paris em princípios de Dezembro de 1927, isto é, cêrca dum mês depois das escavações.

Entrementes o debate não amainara. Em fins de Novembro o

«Télégramme», de Toulouse, e o «Journal des Débats», de Paris, publicavam pretensos telegramas segundo os quais as análises químicas effectuadas na Universidade do Pôrto em fragmentos ósseos trazidos por mim de Glozel, tinham demonstrado que êsses ossos continham ainda «tôda a sua gelatina e gordura» e eram «portanto modernos». Cartas do dr. Morlet, de Salomon Reinach e minhas, insertas nalguns jornais francezes, como o «Temps» e a «Comoedia», de Paris, demonstraram que não existira nenhum telegrama do Pôrto naquele sentido e que tudo resultara duma má interpretação dada pelo sr. conde Bégouen ao relato que o sr. Pierre Paris lhe fizera duma conversa que tivera comigo no Pôrto. Inserí no «Temps», de 9 de Dezembro, uma longa carta na qual não só expliquei o que se passava relativamente à análise, ainda então por concluir, mas também, a exemplo do que no mesmo jornal haviam feito já outros cientistas; formulava a minha opinião sobre Glozel, opinião favorável à autenticidade (por não ter encontrado vestígios de remeximento do terreno, por não ser possível uma falsificação antiga e em vista das analogias com os achados portugueses d'Alvão), mas reservada quanto à cronologia, que poderia ser o neolítico antigo se se rejuvenescesse consideravelmente o fim do madalenense e o começo do neolítico.

Já dias antes, porém, a comissão reunira e, dispensando os resultados definitivos da análise, que me haviam sido aliás solicitados por alguns dos seus membros, dera a redacção definitiva ao seu relatório, que aparece na «Revue Anthropologique» em fins de Dezembro e foi transcrito no todo ou em parte em muitos jornais e revistas.

* * *

Nesse relatório, que ocupa 26 páginas, a comissão começa por exprimir o seu pesar por não ter podido proceder a tôdas as verificações e análises que desejava, e «inclina-se» unânimemente «perante a boa fé e a sinceridade do dr. Morlet». Descreve em seguida as escavações e os exames que effectuou nos quatro dias que se demorou no local. Regista sucessivamente: a má impressão que lhe fêz a falta dum plano sistemático nas escavações anteriores, o que o dr. Morlet explicou pela necessidade de deixar aos investigadores o direito de escolherem o ponto do terreno para as suas escavações a fim de se certificarem de que êle estava intacto; a disposição das camadas, que concorda com a já observada pelo dr. Morlet e outros investigadores; os achados realizados nas dois primeiros dias e as condições desses achados; as precauções que tomou para impedir que, durante os intervalos

das escavações, fôsem, sem que ela o pudesse constatar, introduzidos objectos no terreno, devendo notar-se que nunca verificou que tivesse surgido qualquer facto anormal nos dispositivos estabelecidos; uma particularidade que a impressionou fortemente e que encontrou ao examinar a disposição das camadas sobre um tijolo com inscrições que descobriu no terceiro dia e que estava envolvido por um terreno muito móvel cuja linha de separação da camada superior apresentava, junto duma pedra granitoide, uma flexura anormal; a sua opinião de que essa disposição e a mobilidade do terreno em tórno dalguns objectos se explica pela sua introdução recente; a descoberta de mais dois objectos nesse dia, um dos quais, como já se verificara para outros, estava quasi verticalmente; o resultado duma experiência tendente a demonstrar que a introdução horizontal de objectos na camada argilosa não deixa vestígios; a impressão de que os objectos achados foram introduzidos ao acaso numa data bastante recente e não faziam parte duma estação, dum *habitat*, dum horizonte arqueológico preciso; a inviabilidade da hipótese de que elles teriam sido depositos sobre um antigo solo e envolvidos depois por uma camada de terreno formada pelo depósito de partículas arrastadas da parte superior da encosta; a declaração de M. Peyrony, abandonando a sua opinião primitiva, favorável a Glozel; a construção grosseira dos túmulos, que, ao contrário do que disse o sr. Vayson de Pradenne não podiam ser construídos em túnel e que não estavam cheios de terra, apesar dos interstícios das paredes, mas apenas com um pouco de lama no interior; uma depressão existente sobre um dos túmulos; a impossibilidade de explicar estes últimos factos senão por uma construção recente; os resultados dos exames feitos em 8 de Novembro às peças e objectos do Museu, muitos dos quais apresentam aspectos e detalhes que a comissão considera impróprios de exemplares arqueológicos.

Assim, alguns ossos teem uns bordos corroídos e outros com arestas vivas; ao passo que muitos ossos foram destruídos, outros estão perfeitamente conservados; é diverso o grau de fossilização dos objectos em osso, uns estão patinados, outros não; a cerâmica não apresenta vestígios suficientes da acção de agentes destruidores naturais; nalguns pretensos machados polidos o gume é feito inabilmente por um processo diferente do que serviu para os verdadeiros machados polidos; algumas gravuras em calhaus não teem no fundo dos traços a mesma pátina da superfície; um arpeu em schisto é patinado na superfície mas não nas denticulações; todos os utensílios e armas são inutilizáveis praticamente.

A comissão nota ainda que a fauna encontrada é de espécies modernas (não dizendo, porém, se tôdas existem hoje na região)

e lança indirectamente sobre o dr. Morlet a responsabilidade de se não terem realizado análises, devendo, entretanto, acentuar-se que o dr. Morlet reclamou que só a comissão pudesse examinar os objectos, na sua presença, e que lhe fôsse concedida autorização para submeter a outros peritos amostras das mesmas peças que ela mandasse analisar.

Em conclusão, a comissão decide-se unânimeamente pela « não antiguidade do conjunto dos objectos que pôde estudar », admitindo, porém, a hipótese da introdução no jazigo de objectos antigos, como « algumas bobinas e peças em osso que não dão, à simples vista, a aparência de objectos falsos ». Também aceita como autênticos os fragmentos de machados polidos e de sílex, os fragmentos de cerâmica gresosa, as matérias vítreas e os diversos elementos da fossa oval do principio da descoberta.

* * *

A publicação dêste relatório foi imediatamente seguida dum protesto dos membros do Instituto, srs. Salomon Reinach, J. Loth e Espérandieu, os quais declararam que, faltando às descobertas de Glozel a consagração que a Inquisição Romana dera às descobertas de Galileu, a comissão, sob a inspiração do sr. Bégouen, lhes trouxera essa consagração e por isso « bem merecia da Sciência ». O dr. Morlet, a seu turno, formulou também o seu protesto, solidarizando-se com Émile Fradin, que a comissão excluiu do atestado de boa fé e sinceridade que espontaneamente passara ao dr. Morlet. Ao mesmo tempo, êste publicava o resultado da análise feita no Pôrto, resultado que considerava um « golpe certo » no relatório e cuja recepção coincidira casualmente com a publicação do trabalho do comité de inquérito.

O relatório da análise, subscrito pelo professor de química da Universidade do Pôrto, sr. dr. José Pereira Salgado, attribui aos fragmentos dum femur de Glozel a seguinte composição provável, baseada nos resultados elementares obtidos:

	%
Matérias orgânicas e humidade	19,27
Fosfato de cálcio, $\text{Ca}_3(\text{PO}_4)_2$	57,79
Carbonato de cálcio (fluoreto e cloreto de cálcio não doseados)	17,47
Fosfato de magnésio, $\text{Mg}_3(\text{PO}_4)_2$	0,50 (?)
Óxidos de alumínio e ferro	3,11
Matérias insolúveis no ácido azótico diluido (sílica, etc.)	2,40

O analista explica que as matérias voláteis (27,8 %) determinadas pela calcinação ao rubro, representam água, matérias orgânicas, anidrido carbónico dos carbonatos e outros elementos voláteis. A percentagem de 19,27 de matérias orgânicas e humidade foi obtida deduzindo a quantidade 8,53 de anidrido carbónico, teóricamente necessária para transformar em carbonato de cálcio o óxido de cálcio que cresce da combinação com o ácido fosfórico. A porção de osso que foi analisada, era muito pequena (apenas 0,1781 grs.), o que permite apenas considerar aproximativos os números obtidos.

Verifica-se nos resultados fornecidos pelo prof. Salgado que a matéria orgânica húmida aparece em menor proporção do que nos ossos frescos (mais de 30 %) e em proporção pouco maior do que a indicada por Gautier para uma diáfise humeral fóssil de *Ursus spelaeus* (cêrca de 15 %), cuja antiguidade é, sem dúvida, muito maior. As percentagens de sílica, alumina e óxido de ferro são muito elevadas no osso de Glozel.

Os srs. Breuil e conde Bégouen publicaram na imprensa cartas nas quais afirmavam que esta análise nada significava em favor de Glozel. Perdera o seu interesse desde que a comissão verificara haver *truquage* no jazigo de Glozel. O suposto falsário poderia ter aproveitado, segundo Bégouen, ossos provenientes de jazigos antigos e, numa entrevista, o sr. Champion, chefe das oficinas do Museu de Saint Germain, declarava que os ossos de Glozel eram «do caldo da véspera», tendo-me sido, porém, enviados ossos mais antigos. Fui forçado a publicar, em resposta ao sr. prof. Breuil, uma carta no «Journal des Débats», de Paris (n.º de 11 de Janeiro), na qual concordava em que a significação da análise química dos ossos para a determinação da sua cronologia, é muito variável, o que é sabido dos meus alunos de Paleontologia, mas acrescentava que era estranho o facto da comissão se ter interessado por essa análise emquanto se dizia que ela acusava alta percentagem de matéria orgânica, passando a não lhe ligar importância quando se verificou que assim não era...

* * *

Dias depois o «Journal des Débats», de Paris (n.º de 24 de Janeiro), o «Neptune-Daily News», d'Anvers (n.º de 31 de Janeiro), e outros jornais publicavam na íntegra uma carta por mim dirigida em 10 de Janeiro a M. Louis Marin, presidente do Instituto Internacional de Antropologia, carta «muito importante», segundo Van Gennep no «Mercure de France», e redigida em

têrmos cortezes mas bastante severos para a comissão, segundo «L'Illustration», de Paris.

Nessa extensa carta, puz em evidência o facto estranho da comissão ter sido constituída pelo *bureau* do Instituto, sem prévio entendimento com os partidários de Glozel e especialmente comigo, o que contrastava com o interesse com que fôra solicitada a minha assinatura para o voto d'Amsterdam. Lamentava que a comissão não tivesse procurado verificar se o dispositivo registado por vários dos seus membros sobre o tijolo com inscrições se repetia noutros pontos do terreno, e apontava o desacôrdo do *croquis* desse dispositivo publicado pela comissão com a fotografia que do terreno dera «L'Illustration» e com os testemunhos dos drs. Morlet e Tricot-Royer, de Louvain. Estranhava que a comissão não tivesse esperado a conclusão da análise do Pôrto, embora dois dos seus membros m'a tivessem solicitado, e fazia notar que a comissão concluíra o seu relatório sob a impressão desfavorável estabelecida pela notícia inexacta dada sobre a análise. Afirmava que a comissão não cumprira o texto do voto d'Amsterdam, segundo o qual só o «estudo integral do jazigo e dos objectos» poria todos de acôrdo. Ora esse estudo *integral* não foi feito e, assim, reservava-me o direito de não aceitar o relatório e de o discutir numa assembleia geral.

Entrementes M. Loth iniciara no Colégio de França uma série de lições em defeza de Glozel e nessas lições, algumas das quais foram cortadas de incidentes provocados por estudantes perturbadores, fêz a crítica do relatório da comissão e evidenciou o significado dos achados portugueses d'Alvão, referindo-se já mesmo àqueles que são objecto dum artigo publicado neste mesmo fascículo da nossa revista.

O dr. Morlet, Van Gennep e Tricot-Royer publicam também respostas e comentários ao trabalho da comissão, sendo os artigos dos dois primeiros publicados pelo «Mercure de France» (n.ºs de 15 de Janeiro e 1 de Fevereiro) e o do último pelo «Neptune», d'Anvers.

Van Gennep põe em relêvo as omissões do relatório e escreve:

«La première lecture du Rapport laisse une impression de malaise. La deuxième suscite de nombreuses objections. La troisième emporte cette conviction: ce n'est pas le terrain de Glozel qui est truifié, c'est le Rapport qui est truqué».

Faz algumas críticas precisas, como a de que nenhuma lei arqueológica permite considerar introduzido recentemente no terreno um objecto colocado verticalmente ou (como diz o relatório), «quási» verticalmente. Cita uma experiência que fêz na terra móvel do seu jardim para, com auxílio dum pau, introduzir no

sentido vertical um anel de ferro e depois uma moeda. A muito pequena profundidade o pau escorregava ou os objectos colocavam-se horizontalmente. Estuda também a questão dos túmulos, lamentando que a comissão se tivesse limitado a reeditar o argumento de que deveriam estar cheios de terra, se fôsem antigos.

A seu turno, Morlet, pondo em relêvo a ausência do prof. Pittard desde o segundo dia de escavações e o modo como a comissão foi constituída, contesta, um por um, os factos objectivos aduzidos ou a sua interpretação como significativos de fraude. Apresenta também argumentos novos, como, por exemplo: a comissão verificou que raízes mais ou menos decompostas ou os seus restos enchiam canais de diâmetros variáveis e de direcções sinuosas; ora, dada a sua fragilidade, diz o dr. Morlet, êsses restos seriam destruídos pela menor tentativa de introdução de objectos.

Analiza demoradamente a questão do dispositivo do terreno sôbre a *tablette* com inscrição e afirma, com o testemunho de Tricot-Royer, que a mobilidade da terra que envolvia aquela, não era tal que dispensasse o seu auxílio para isolar o objecto, junto do qual a fotografia de «L'illustration» mostra raízes relativamente volumosas que não são as «petites radicles» de que fala o relatório. Propõe uma explicação da flexura (aliás menos acentuada do que a do croquis da comissão) na linha de separação das camadas, invocando uma acumulação de argila amarela arrastada na vertente, junto da pedra granitoide, a qual não estava na vertical do tijolo, mas à direita. Outras *tablettes* haviam sido descobertas pelos srs. Reinach, Loth, Espérandieu, Depéret, Leite de Vasconcelos e Viennot, e todos declararam que as camadas do terreno estavam virgens de qualquer remeximento.

Para o dr. Morlet, os objectos foram enterrados, mas *antes* da formação da camada vegetal negra, da qual nunca se encontrou a menor parcela na camada arqueológica. Se tivesse aparecido alguma, a comissão tê-lo-ia assinalado. Não se trata de restos duma povoação, eis um ponto em que estão de acôrdo a comissão e o dr. Morlet, para o qual se trata, porém, dum lugar de enterramento e de culto.

A experiência da introdução *horizontal* dum objecto na camada arqueológica homogênea nada significa para a demonstração duma penetração *vertical* através de camadas diferentes, a única que a comissão presume no seu relatório. A mobilidade ou a presença de terra mais fina em tôrno dalguns objectos explicar-se-ia pela destruição de certas matérias que teriam sido inumadas com êsses objectos.

Queixa-se ainda o dr. Morlet de que a comissão usa demasiado de expressões como «il ne paraît guère possible... il semble

que... l'ensemble donnait l'impression... l'on serait tenté de croire... ce qui inciterait à supposer... etc. etc.».

Quanto à depressão, que diz ligeira, sôbre um dos túmulos, contrapõe-lhe uma disposição diferente sôbre o outro, da qual nada diz o relatório.

As particularidades indicadas nos ossos provam precisamente, na sua opinião, que não são frescos. Grossas raízes atravessam vasos e *tablettes*. Depois de registrar outros factos e sôbre êles fazer várias considerações, o dr. Morlet acentua as diferenças freqüentes de pátina nas gravuras dum mesmo objecto e, quanto à fauna do jazigo, diz que o *Cervus dama* não é um animal da fauna actual da região.

Em suma, segundo as críticas mencionadas, haveria no relatório observações inexactas, factos exagerados, omissões fundamentais e interpretações errôneas.

No seu relatório, o dr. Tricot-Royer contesta especialmente as passagens do trabalho da comissão referentes ao aspecto do terreno sôbre a *tablette* e à verticalidade dum anel de schisto encontrado, que solenemente o dr. Royer assegura ter visto colocado numa posição horizontal.

Mas o ataque contra Glozel não cessara. Em separata do n.º de Janeiro-Março da «Revue Anthropologique» sai o relatório de M. Champion, para quem as gravuras e perfurações dos calhaus de Glozel apresentam sinais de terem sido feitos com instrumentos de metal. Assim, os traços seriam sempre da mesma largura e uma das suas extremidades seria em ponta, ao passo que a outra seria um segmento de recta. As cõvinhas em calhaus teriam tôdas o mesmo diâmetro e o fando seria em ponta. Os orifícios seriam cilíndricos e teriam um cone inicial devido ao perfurador metálico e outro do lado oposto feito para simular o trabalho do sílex. Considerando inábil o falsário, o sr. Champion notava entretanto nêlo o cuidado de dissimular os vestígios do metal e imitar a utilização do sílex. Para Champion os ossos de Glozel tinham ainda tôda a sua gelatina, quando é certo, diz, que os ossos paleolíticos e neolíticos só teem matéria mineral.

Êste relatório foi pelo sr. Salomon Reinach considerado como desprovido de valor e como «podendo apenas deslumbrar a ignorância». O dr. Morlet contestou a seu turno a exactidão das constatações do sr. Champion, acrescentando que êle mal examinara os objectos, tendo os seus *croquis* uma simples aparência de precisão. Uma revista parisiense escreveu, com inteira verdade, que a solução dêste pleito não era difficil. Realmente bastava, por exemplo, verificar se as *fossettes* são iguais, como diz Champion, ou teem diâmetros diferentes, como declara o dr. Morlet.

Mas restaria ainda saber, segundo acentuou o sr. Reinach, se o emprêgo de pontas de certas rochas duras não podia produzir os factos apontados. É claro que, neste aspecto da questão, os contendores mostram concordância em tornarem a tese da autenticidade dependente dos vestígios do uso de instrumentos de metal, partindo do princípio de que Glozel, sendo autêntico, não pode ser senão neolítico. Quanto à asserção de Champion relativa à ausência de matéria orgânica em todos os ossos paleolíticos e neolíticos, o dr. Morlet reproduziu um trecho de *Les hommes fossiles*, de M. Boule, segundo o qual os ossos da idade da rena «sont à peine fossilisés». Nos ossos neolíticos, escreveu o dr. Morlet, a matéria orgânica pode ir até 20 %.

Em 28 de Janeiro, a comissão dos monumentos prehistóricos de França pronunciava-se unânimemente contra a classificação oficial de Glozel, adoptando, por unanimidade menos um voto, um considerando segundo o qual não reconhecia a Glozel qualquer carácter prehistórico. Assistiam a essa reunião os srs. Boule, Breuil, Capitan, Jullian, Lantier, Mortillet, Salomon Reinach, Verneau, etc. A suspensão das medidas oficiais de classificação de Glozel fôra também solicitada pelo dr. Morlet, para quem essas medidas apareciam como uma dificuldade para a demonstração da autenticidade do jazigo. Dias depois daquela reunião, o ministro sr. Herriot conformava-se com a conclusão formulada.

* * *

Logo em seguida à publicação do relatório da comissão internacional, dois redactores do «Matin», de Paris, desacompanhados de qualquer outra pessoa, fizeram escavações num local arborizado, por elles escolhido, fora do recinto vedado de Glozel, mas nas proximidades. Essas escavações forneceram alguns objectos de tipo glózeliano, entre os quais uma punção de osso e um arpéu em chifre de cervídeo, dos quais foram enviados fragmentos para análise na Universidade do Pôrto.

A análise do osso foi já feita pelo sr. prof. Pereira Salgado, que redigiu um relatório sobre o assunto, segundo o qual os resultados elementares obtidos permitem presumir a seguinte composição:

	%
Humidade	6,26
Matérias orgânicas	5,10
Fosfato de cálcio, $\text{Ca}_3(\text{PO}_4)_2$	72,36
Carbonato de cálcio (contando fluoreto e cloreto de cálcio não doseados)	13,25

	%
Fosfato de magnésio, $\text{Mg}_3(\text{PO}_4)_2$	0,98
Fosfato de alumínio e ferro, $\text{Al}_2\text{Fe}(\text{PO}_4)_4$	1,24
Matérias insolúveis no ácido azótico (sílica, etc.)	0,25

A densidade, muito mais alta do que a de ossos frescos e comparável à de ossos reconhecidamente fósseis, era de 2,56. A percentagem de matéria orgânica é muito inferior à que se determinou no outro osso analisado. O «Matin» publicava alguns dias depois um telegrama d'Oslo, dos professores da Universidade daquela capital, srs. Marstrander e Sommerfeld, dando como concluídas as análises de objectos de Glozel em osso e dentina com resultados contrários à suposição de que se tratava de matérias frescas, o que concorda com os resultados do Pôrto. Análises químicas realizadas na Universidade de Lyon sobre outras parcelas das peças enviadas para o Pôrto, conduziram a resultados muito vizinhos dos obtidos no Pôrto.

Mas as pesquisas dos redactores do «Matin» não se reduziram às proximidades do campo. Procuraram sobretudo encontrar nos arredores grutas ou abrigos que tivessem podido servir de guardias ao homem prehistórico e os seus esforços obtiveram êxito, ao que parece, com a descoberta de «La Goutte-Barnier», que entretanto não teve ainda uma exploração completa.

Em Chez-Guerrier e em Puyravel, a alguns quilómetros de Glozel, o dr. Morlet explora, porém, estações que fornecem objectos de aspecto glózeliano, sobretudo calhaus com gravuras animais e sinais alfabetiformes. Na gruta artificial de Puyravel (Mayet-de-Montagne) são feitas também sucessivas explorações em 12 e 19 de Fevereiro pelos srs. Arcelin, Mayet, Roman e Depéret, de Lyon, os três últimos respectivamente professores de Paleontologia humana, Geologia e Paleontologia da Universidade daquela cidade, e pelo sr. Gomez Llueca, de Madrid, e os resultados são fructuosos, aparecendo objectos a 1^m,5 de profundidade.

Da África do Norte vinha, na mesma ocasião, a notícia de que o dr. Russo fizera nos confins do Saará marroquino a descoberta de novas gravuras rupestres, que lhe sugeriram, e a M. Depéret, aproximações com sinais de Glozel, comquanto elle não se declarasse nem glózeliano, nem antiglózeliano.

Quasi simultaneamente são também divulgados por um meu artigo ilustrado do «Primeiro de Janeiro», do Pôrto, os achados inéditos d'Alvão, a que se refere um artigo deste fascículo da nossa revista. M. Loth citava-os no seu curso e M. Depéret acentuava também o seu interesse para a defesa de Glozel.

Em «La Nación», de Buenos Aires, de 30 de Janeiro, Garcia de Paredes publicava uma longa entrevista com o sr. conde de la Vega del Sella sobre Glozel. O eminente prehistoriador espanhol aceita a autenticidade da estação francesa, a despeito do relatório desfavorável da comissão internacional, mas entende que não é exacta a interpretação que dessa estação tem sido dada. Considera-a neo-eneolítica, e não admite que seja a rena um dos animais gravados.

Também o arqueólogo francês, sr. Marcel Baudoin, se colocou ao lado dos defensores de Glozel, entendendo, porém, igualmente que essa descoberta foi mal interpretada.

Por outro lado, o grande arqueólogo inglês, *sir* Arthur Evans, afirmava a falsidade de Glozel, publicando o «Times» cartas suas e de Salomon Reinach em que os dois sábios davam conta das razões do seu desacôrdo a tal respeito.

* * *

Mas a questão de Glozel desenrola-se já também num campo extra-científico. Os humoristas apoderaram-se do assunto para a caricatura e para a revista do ano, dum modo que infelizmente não contribuí para radicar os créditos duma ciência que possuí aliás os métodos necessários para chegar a conclusões seguras num caso desta ordem. Este entrou também no domínio dos debates forenses. O sr. Dussaud, renovando no «Matin», após a publicação do relatório da comissão, a afirmativa de que considerava provada a falsidade dos achados de Glozel à face de princípios epigráficos, concretizou as suas acusações, dando Émile Fradin como o autor da mistificação. A família Fradin vem a Paris e processa por difamação o seu acusador e o jornal que publicara as declarações deste cientista.

O «Matin», afirmando que desejava apenas apurar a verdade e dera curso às opiniões dos dois campos, requer um exame judicial aos objectos e ao jazigo, exame no qual seriam empregados todos os meios científicos para se apurar a verdade. Os Fradin e o dr. Morlet declaram desejarem esse exame. Mas, antes que o tribunal de Paris decidisse sobre este pedido, com o qual o sr. Dussaud não concordara, a Sociedade Prehistórica de França, que sempre combatera Glozel, desencadeia contra esta uma ofensiva policial. O dr. Regnault, presidente da Sociedade, dirige-se a Moulins, e na tarde de 24 de Fevereiro apresenta uma extensa queixa por *escroquerie* contra um desconhecido. Junta à sua queixa, entre outros documentos, um recibo de quatro francos exigidos pelos Fradin a cada visitante do seu Museu. As autoridades decidem

prontamente dar seguimento à queixa e no dia seguinte de manhã uma brigada policial de Clermont-Ferrand, acompanhada pelo dr. Regnault, dirige-se a Glozel e faz uma busca na casa e na quinta dos Fradin. O resultado dessa busca é narrado e comentado de maneira diversa, segundo as opiniões. Num alpendre a que a polícia logo se dirigiu, foram encontrados nas paredes alguns calhaus que todos dizem «frescamente gravados». Fradin afirma que foram decerto postos pelos seus adversários naquele lugar que é acessível a quem passa. Apareceram na casa três limas, uma obra arqueológica, um desenho dum animal a lápis num papel, alguns cacos de porcelana e estilhaços de vidro, que o advogado da Sociedade Prehistórica de França diz serem afiados para substituírem os utensílios de metal no fabrico dos objectos falsos (1). No Museu o dr. Regnault designou à sua vontade as peças que a polícia tinha de recolher para exame. Entre elas figura o famoso tijolo em que muitos supuzeram ser possível ler *Closet*. Os documentos apreendidos foram transportados para Moulins e dahi enviados para Paris onde serão examinados por M. Bayle, dos serviços da identidade judiciária.

Surgiram imediatamente, sobretudo da parte do dr. Morlet, os reparos mais ou menos violentos à maneira como este lance teatral se operara. Foi estranhada pelos próprios juristas a prontidão fulminante do *parquet* de Moulins, no qual há um magistrado que é arqueólogo, fez escavações em Glozel e escreveu brochuras anti-glozelianas. Foi estranhada a interferência do queixoso no acto policial e não terem sido dadas garantias sobre a proveniência dos objectos apreendidos. Anunciaram-se interpelações parlamentares sobre o assunto. O dr. Morlet escreveu duas cartas de protesto ao ministro da justiça, queixando-se de violências contra os Fradin e de prejuízos causados no Museu. Sobre os cacos de porcelana e estilhaços de vidro apreendidos, um jornalista adversário de Glozel canta vitória («Le Journal» de 3 de Março), mas um redactor do «ECHO de Paris», em 3 e 4, afirma que o velho Fradin, ouvindo falar no achado, rira a bom rir por se tratar de cacos vulgares em tôdas as lixeiras...

* * *

O que é certo é que se não fez o exame pericial ao jazigo e a todos os objectos, reclamado pelo «Matin». Dada a exaltação

(1) O dr. Morlet desmente terminantemente que no quarto de Émile Fradin tenha sido encontrado, como só muito mais tarde o advogado da Sociedade Prehistórica de França veio alirmar, qualquer calhau gravado de fresco.

estabelecida em torno do caso de Glozel nos dois campos adversos, ¿o procedimento policial das autoridades de Moulins ter-se-há cercado de tôdas as garantias de imparcialidade para a aceitação geral dos resultados da busca? ¿Os processos científicos de exame dos objectos do Museu (os encontrados no alpendre estão de antemão condenados por unanimidade) serão os que a ciência prehistórica serena e imparcialmente aconselha? ¿Não será necessário ponderar, por exemplo, as condições especiais da cerâmica mal cozida e amolecida no seio dum terreno argiloso, isto é, duma idêntica natureza mineralógica? (1) ¿Não é certo, por exemplo, que se não podem aplicar a objectos post-paleolíticos algumas regras que se seguiriam no exame crítico duma jazida dita paleolítica? ¿Em gravuras autênticas do neolítico o fundo do traço não tem freqüentíssimas vezes uma pátina muito menor do que a da superfície da pedra?

A estas interrogações que o caso de Glozel sugere a quem estiver sereno e desapaixonado, acresce ainda a ponderação de que foram esquecidos no inquérito os objectos que verosimilmente estão ainda enterrados, e os que se descobriram em Chez Guerrier e em Puyravel. ¿Porque não se ha de fazer um exame *integral* dos documentos e da jazida de Glozel e de tôdas as peças documentares com ela relacionadas? A verdade em tão intrincado assunto não se apura, e o acôrdo não se estabelece, sem êsse exame integral, como muito bem se acentuou num dos considerandos do voto formulado no Congresso de Amsterdam.

Nada nos interessa a discussão jurídica da legalidade do que se tem passado ou a crítica dos processos adoptados no debate, nem sempre recomendáveis. O que seria para desejar é que se applicassem serenamente e inteiramente os métodos científicos que um caso destes requiere. Ainda se não fêz isso, quando seria êsse o modo de se pôr termo a dúvidas, a objecções, a uma tão lamentável discussão, que ameaça perpetuar-se.

A direcção da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia não tomará nesta questão, como intérprete desta colectividade científica, outra atitude que não seja a de reclamar a applicação integral dos métodos estabelecidos pela ciência para a determinação do valor documental de jazigos e objectos ditos arqueológicos. Esta revista excluirá portanto das suas páginas

(1) O dr. Morlet, em declarações feitas à «Dépêche», de Vichy, e ao «Moniteur du Centre», de Clermont-Ferrand, a respeito das análises de Glozel, faz notar que uma carta que lhe dirigiu ponderando essas circunstâncias, coincidiu com a recepção por êle duma carta do sr. prof. Depéret, de Lyon, em idêntica ordem de ideias.

tudo o que seja extranho ao debate puramente científico da questão. No entanto, devemos mencionar um facto de detalhe, que merecerá sem dúvida a atenção dos leitores portugueses. O sr. Dussaud afirmou que as descobertas de Glozel acompanhavam a progressão da erudição do falsário e que as analogias de objectos de Glozel com os d'Alvão surgiram depois da chegada às mãos do dr. Morlet do n.º da «Portugália», que contém os trabalhos de Ricardo Severo e do P.º Brenha sôbre os achados transmontanos. Tal acusação foi agora reproduzida na queixa da Sociedade Prehistórica de França.

Ora na sua resposta a M. Dussaud, no «Mercure de France» de 1 de Dezembro findo, o dr. Morlet publicava a seguinte declaração do sr. prof. Leite de Vasconcelos:

«Je certifie que le Dr. Morlet m'a montré une photographie de deux pierres à fossettes, de Glozel, le 3 Septembre, au moment où il venait de recevoir le tirage à part de *Portugalia*, sur Alvão, que lui avait adressé M. Salomon Reinach. Il a mis devant moi la photographie à côté des gravures de *Portugalia* pour m'en montrer la ressemblance. Vichy, le 14-IX-26».

Estas palavras e as do sr. Reinach sôbre o mesmo assunto são bem elucidativas. Mas, como dissemos, urge atacar o fundo da questão e não perder o tempo com argumentos psicológicos ou com vagos indícios extra-científicos. Há no Museu de Glozel objectos autênticos. Assim o declarou a comissão. ¿Mas foram introduzidos fraudulentamente, como ela pretende, num conjunto falsificado? ¿Não são essas peças nenhuma das que se disse constituírem uma sensacional revelação arqueológica? ¿Estamos nas vésperas de o saber com segurança ou teremos ainda de aguardar que a calma se restabeleça nos espíritos para que a visão exacta da realidade não seja deformada pelas paixões, pelo amor próprio exaltado, por um entusiasmo sectário que infelizmente chega a invadir os próprios homens de ciência?

O futuro o dirá definitivamente. Esperemos dêle com confiança a justiça e a verdade. Pessoalmente, o meu juízo está feito, embora sem pretensões a infalível. Mas na confusão de opiniões expendidas e de versões tendenciosas, é difícil a muitas pessoas saber de que lado está a razão. Só a calma e métodos rigorosos e adequados poderão dissipar tão espessa neblina tecida de impressões subjectivas e mesmo de atoardas facciosas, que infelizmente tem encontrado eco não apenas no espírito público mas no próprio mundo científico.

MENDES CORRÊA.

Uma leitura das inscrições ibéricas

Uma crítica inteiramente satisfatória do trabalho de Júlio Cejador (*Ibérica. I—Alfabeto y inscripciones ibéricas*) publicado pouco tempo depois do falecimento d'este ilustre filólogo espanhol no boletim da Associação Catalã de Antropologia (vol. IV, Barcelona, 1926), reclamaria o conhecimento da língua basca, que infelizmente não possuo. Mas a minha ignorância do euskara não me inibe de fazer algumas ligeiras considerações sobre um estudo de tão momentosa actualidade, porque êle se relaciona com investigações arqueológicas que muito me tem interessado, não sendo lícito abstrair, nêsse estudo, de certos aspectos do problema, independentes duma competência especializada na língua basca.

Segundo Júlio Cejador, as inscrições chamadas ibéricas são, sem excepção, naquela língua. É o regresso à tese de Humboldt, para quem o vasconço se teria outrora falado em quasi tôda a Península. Cejador admira-se de que ninguém tivesse reparado em legendas de medalhas que em letras latinas continham palavras pura e simplesmente bascas, como ILDITVR ESNEG, em basco actual ILDITVRRRI ESNEGO, que significa *fonte morta de leite*.

Delgado e Hübner seguiram mau caminho pretendendo que dalgumas afinidades morfológicas das letras ibéricas com caracteres fenícios poderiam tirar conclusões sobre o valor fonético daquelas, e chegaram dêsse modo a supostas palavras, das quais nem uma só puderam decifrar. O autor mostra a anterioridade do alfabeto ibérico em relação aos alfabetos fenícios e procura a sua origem em ideogramas primitivos, baseados sobretudo na conformação da bôca ao articular os sons. Trata-se de ideogramas de articulação, o que não sucede nos alfabetos fenício e grego. Êsses ideogramas tomaram uma forma linear para se poderem mais facilmente gravar na pedra. Cada som elementar aparece representado nas inscrições ibéricas por caracteres que são os primitivos ou variantes dêstes. Assim para o *a*, por exemplo, Cejador enumera 31 variantes, o que não quer dizer que se trate de mais dum alfabeto. Todos os sinais, escreveu o autor, pertencem a um só alfabeto que evolucionou em várias épocas e regiões.

Êsse alfabeto é muito antigo e dêle teriam saído, na opinião do autor, o fenício, o grego e até o hierático de Sumer e Acad, do qual derivaram as inscrições assírias e babilónias. «É anterior à cultura babilónica e assíria, à egípcia e à cretense ou minoica». Os sinais do alfabeto ibérico difundiram-se pelo Mediterrâneo e teriam ido até à Índia e à própria Indo-China. Talvez tenham sido

inventados na idade da pedra por populações que falavam o basco. O autor afirma ainda que muitos caracteres não são, a bem dizer, variantes de certas formas primitivas, mas estas acrescidas de pequenos traços destinados a suprirem algumas vogais, de modo que se convertiam em sinais silábicos. Vários quadros dão os caracteres ibéricos, os enlacs principais, as suas variantes regionais, etc. O autor alude também a formas que diz *degeneradas* e que, supondo «um desconhecimento completo do valor ideológico dos sinais, baralham em algumas regiões um pouco o sistema», se bem que não teriam constituído dificuldades para os que nessas regiões os empregavam.

Depois de tão larga e substancial introdução, interrompida para a decifração da inscrição de Alcoy que o autor apresenta como uma simplicíssima demonstração de que se trata do basco, Cejador passa à leitura das medalhas e inscrições ibéricas, que teem sido publicadas por Delgado, Hübner, Lorichs, etc. Acentua, que as legendas monetárias que foram ditas *bilingues*, não teem em ibérico, como se supôs, o nome das cidades que nelas se lia em latim. Hübner, diz Cejador, foi por essa falsa suposição levado a inventar até cidades que nunca existiram.

A inscrição de Alcoy, segundo a lição de Cejador, que não traduzimos do castelhano com receio de deturpar o texto, começa assim:

- ¡Abre! E!
- Del nublado.
- Pues te estamos.
- Y que lo tenga.
- Malos de humidade de cieno.
- Si te estamos.
- ¡SSS! a callar.
- De la fuente al deslizar la tierra.
- Haz lugar vacio.
- Para los del monte vacio pues hay.
- Destrozados ¿ e?
- Del monte camino derecho otra vez hecho.
- Abre pues.
- Aldeanos. Atiende.
- Borracho hecho además?
- De un mal cuervo por ali.
- Brizna o poquito.
- Estás grandemente sin aliento?
- Y naturaleza humana sensible te somos.
- ¿Dos e?

- Dos.
- ¡Fuerte broma!
- Camarada, tu.
- Dos desdichados o dos de buen humor!

Linhas sobrepostas:

- Date prisa.
- Lenguaje de broza.

O diálogo continua no verso da lâmina de chumbo. Para Cejador trata-se dum diálogo entre um indivíduo que, fugindo com outro à tormenta, pede a alguém que está dentro duma casa, para lhe abrir a porta. O do interior discute com o que para êle apela, pondo mesmo em dúvida que sejam dois que estão fora, e servindo-se da expressão « fuerte broma! » que leva o seu interlocutor a chamar o camarada que anda a distância, para comprovar a verdade da sua afirmativa. Em certa altura, um dos interlocutores imporia silêncio: Chiu! Caluda! (SSS! A callar). A conversa continua no reverso da lâmina, sobre o mesmo tema da outra face.

Ninguém esperaria que nesta lâmina de chumbo com letras ibéricas — escreve Cejador — iria deparar com um trecho literário, tão artístico, de tão bom e fino humor, « que parece arrancado à realidade pelo melhor dos nossos dramaturgos ulteriores ». Esse diálogo, acrescenta êle, « é do mais artisticamente escrito, sem uma palavra a mais, de estilo preciso, cheio de graça e de bom humor ». Consagrando ainda mais elogios a êste documento, Cejador recorda o trecho de Estrabão que atribuía aos Turdetanos antiquíssimas produções literárias, e o de Sílio Itálico alusivo a versos cantados por certos povos hispânicos na sua língua nacional. O autor não concordaria, pois, com os pontos de vista daqueles para os quais a inscrição de Alcoy era um texto religioso (Gomez Moreno) ou uma série de preceitos agrícolas (Thayer Ojeda, que a pretendeu decifrar com auxílio do irlandês e do latim).

Não cabe nos limites desta nota uma desenvolvida menção das leituras de inscrições e legendas numismáticas, que constam do trabalho de Cejador. Diremos apenas que as inscrições de Portugal são, para êle, « das mais antigas e as mais importantes por todos os motivos, sem misturas de alfabetos estranhos ou de sinais ambíguos » e registaremos algumas das suas leituras de inscrições lusitanas, por nos interessarem, como é natural, mais particularmente.

Uma de Ourique conteria: *Eu por medo trabalho. O peor traba-*

lhador, o tecelão. Outra da mesma localidade: *Aqui tecer, atenção!* Ainda da mesma proveniência estas: *Temer. És trabalho. — És ruído. Frio — Atenção, és ruído (ou fuma).* Cejador interpretava estes textos, dizendo tratar-se de inscrições duma fábrica de tecidos, em que o proprietário afirmava a um operário que dizia trabalhar por medo, que era mau trabalhador, e recomendava atenção aos trabalhadores, lembrando-lhes que ali apenas se tecia, etc.

Uma outra inscrição de Ourique, que o autor considera duma lápide sepulcral, conteria o seguinte: *Ai! Eu terror terror estou; terror que puz o sou. Deles morio. Como em terror morto? Atenção, dos bons eu. Vai-te, nada sou, isto o dos bons, etc.* A interpretação do autor é aproximadamente esta: *Ai! Estou muito aterrado, eu que infundi terror aos outros. Dêstes, sou eu quem está morto. Como, estando morto, posso sentir terror? Atenção, eu sou dos que tinham bens. Afasta-te de mim, que nada sou. A isto veem parar os ricos, os que tinham bens, etc.* Para Cejador, trata-se duma lição moral sobre a superfluidade das grandezas humanas, que o defunto daria aos transeuntes. Traduziria êste documento levantados vãos espirituais, uma transcendente cultura religiosa, que se diria « afim do cristianismo, muito antes de vir Cristo ao mundo ».

Destas e das restantes inscrições de Portugal as leituras de Cejador levariam a concluir: que havia fábricas de tecidos, alguns teares famosos; que havia trabalhadores pouco diligentes (o que não é raro em todos os tempos) e que os patrões os procuravam estimular; que a morte infundia terror e que o aniquilamento da morte (do *sôno do frio*, expressão duma certa beleza poética que uma inscrição contém) mostrava a superfluidade das coisas e das paixões mundanas; que havia terrenos baldios, que seriam decerto muitos; e por fim que em terras más para a cultura, se caçava, divertimento classificado de cidadão! Tão magro espólio documental! . . .

O estudo de Cejador termina pela explanação dos argumentos demonstrativos da extensão do alfabeto ibérico para fora do território peninsular.

Interessar-nos-ia deveras conhecer a interpretação das inscrições proto-ibéricas de Alvão, segundo êste novo sistema. Talvez Cejador tenha ignorado a sua existência ou, conhecendo-as, teria porventura acreditado na sua pretensa falta de autenticidade.

* * *

As breves considerações que um trabalho tão actual nos sugere não nos são vedadas, como dissemos, pelo desconhecimento do basco. Não o são também pelo facto de ter falecido o

erudito investigador, que não assiste ao debate do seu sistema. Não se trata, de resto, dum ataque, que estaria fora do âmbito da nossa competência, como está fora do nosso propósito, nem muito menos se trata de reservas tendenciosas que não se coadunam com a nossa imparcialidade e com a nossa calma.

Acresce que, por simples intuição ou pela lógica mais singela, nos parece acertada a tese de Cejador, no que diz respeito à maior aproximação do idioma (ou idiomas) ibérico com o euskaro e à origem primitiva, não fenícia, do alfabeto ibérico. O preconceito fenício tem de acabar. Muito antes da data da inscrição de Ahiram, já havia sinais alfabéticos no ocidente. Não é preciso autenticar Glozel para demonstrar êste assêrto. Delgado e Hübner não seguiram, pois, o melhor caminho na sua interpretação dos caracteres ibéricos.

O regresso à tese de Humboldt quanto à identificação lingüística dos antigos povos peninsulares é também absolutamente justificado pelo carácter arcaico e aberrante do basco, isolado num oceano de formações glossológicas áricas. Mas na Península, antes da romanização e fora dos empórios dos povos colonizadores e mercantes, apenas se falaria o basco? E não teria êste, a despeito da sua apregoada imutabilidade, sofrido de então até hoje a mais leve evolução glossológica?

Confessamos as nossas dúvidas a tal respeito. A unidade lingüística primitiva da Península é difficilmente admissível, sabido o isolamento das tribus peninsulares, a *invidia*, o eterno dissídio, que impediu, por exemplo, a unificação do esforço político e militar perante a invasão romana. As fontes literárias atestam a variedade lingüística peninsular. «Nem a língua é uma só», escreveu Estrabão (III, I, 6) e, embora se possa supor que se tratava apenas de dialectos ou variantes locais do basco, surpreende-nos que todos os textos ibéricos apareçam redigidos em basco puríssimo, no basco de hoje, sem formas dialectais esquecidas que dificultassem a Cejador a sua leitura. Em Angola falam-se em áreas extensas o quimbundo e o bunda, mas quantas diferenças dialectais em cada área, quantas palavras diferentes se correspondem na mesma área lingüística!

Por outro lado, a coincidência que o autor encontrou entre as palavras das inscrições peninsulares, que o seu sistema permitiu reconhecer, e as palavras do vasconço actual, se é até certo ponto impressionante, requer entretanto demorada reflexão. Não queremos referir-nos em especial ao que há de desconexo, inverosímil, ou estranho, perante a construção da nossa língua e para a nossa mentalidade, em muitas das traduções literais dos textos estudados. Uma versão literal duma língua diversa da nossa e dum texto

escrito por homens duma diferente cultura e duma diversa estrutura ideológica, reclama uma interpretação que a torne compreensível. Uma tradução literal, até dum autor latino, por exemplo, aparece hoje, à primeira vista e para pessoas pouco experimentadas, quási sem sentido em muitas passagens. Embora as interpretações de Cejador possam porventura freqüentemente parecer forçadas e reveladoras duma imaginação poderosa, não ousaremos chamar nefelibata e obscura à inscrição de Alcoy e a outras por êle enaltecidas como peças reveladoras dum alto sentimento literário ou duma requintada cultura espiritual.

Queremos apenas frizar quanto há porventura de elástico na aplicação do sistema, quantas possibilidades de adaptação artificial à leitura de palavras em dada língua, encerra um sistema em que o mesmo som elementar admite numerosas figurações — que podem ascender a dezenas —, um sistema em que muitas letras são freqüentemente omitidas, abreviadas ou associadas, um sistema em que se lê ora da direita para a esquerda ora inversamente, um sistema em que o mesmo sinal pode corresponder a vários sons diferentes! Bem sabemos que alguns factos análogos se dão noutras escritas e noutras línguas, mas isso não anula o nosso argumento.

△ pode representar *a*, *l*, *g* e *k*. ▴ corresponderia em certos casos a *a*, noutros a *v*, noutros a *r*. |—| significaria *a* e *e*. A supressão freqüente de vogais facilitaria uma leitura fantasiosa. Escrevamos RM, por exemplo, e imaginemos as dezenas de palavras portuguesas que a menos fecunda imaginação pode de pronto arranjar, antepondo, intercalando ou pospondo vogais a essas duas consoantes! Roma, rima, remo, ramo, rama, etc. etc.

Cejador apresentou como «prova» do valor do seu sistema o facto de ter conseguido decifrar tôdas as inscrições verdadeiras que estudou, e não ter, pelo contrário, alcançado interpretar uma só das inscrições dadas por Hübner como falsas em apêndice aos *Monumenta Linguae Ibericae*. Será lícito supor que o insucesso tivesse derivado da convicção preconcebida dessa impossibilidade? Não nos abalancaremos a afirmá-lo. Suspeitar que com um pouco mais de boa vontade o autor conseguiria êsse intento não é ironia ofensiva da sua memória. Mas não nos detenhamos nessas conjecturas.

Nota-se nas leituras de Cejador uma grande escassez, quási a ausência, de nomes próprios, a não ser que o autor tivesse tomado como nomes comuns alguns que, embora tendo significados como tais em vasconço, houvessem constituído outrora nomes de pessoas ou de localidades, como certos ainda hoje o são (exemplo dado pelo próprio autor, *Larra*).

Mas o que sobretudo surpreende é a índole dos textos ibéricos assim revelados. As medalhas, por exemplo, diziam: *eu aqua aqua negra, acima acima bosque negro, de terrivelmente negro negro, se eu pedisse, a veia mineral estrela, trabalho do campo*, etc. Algumas legendas não teem sentido discernível. Há outras, porém, que se relacionariam com a vida pastoril, com algumas tradições ou pergaminhos locais, com a pesca, etc. As inscrições não fornecem, entretanto, os elementos históricos por que tantos esperávamos como revelações magníficas, análogas às da epigrafia oriental. São afinal apenas vulgaridades da vida material de todos os tempos, trechos de mera literatura, devaneios bucólicos, peças humorísticas, declamações fúnebres, vagas dissertações filosóficas. Mal permitem, em geral, suposições e inferências sobre os costumes e a mentalidade daquelas populações. Dir-se-ia, através das leituras de Cejador, que os povos antigos da Península não possuíam o menor sentido histórico, uma cronologia, uma vida política e militar intensa, chefes assinalados, a memória de acontecimentos notáveis. Entregavam-se à poesia, filosofavam sobre vida e sobre a morte, guardavam a memória lapidar e impessoal duma existência de trivialidades, mesmo de bagatelas. Dão a medida do reduzido interesse histórico da epigrafia ibérica as inscrições lusitanas referidas, alusivas a uma fábrica de tecidos. Em vez de se registarem factos importantes da vida colectiva, gravar-se-iam nas pedras recomendações banais aos operários, como numa instalação fabril moderna. Em vez de se transmitir aos pósteros a fama de individualidades marcantes e a notícia de acontecimentos grandiosos, em vez de se perpetuarem os louvores aos deuses ou aos heróis, em vez de se registarem datas memoráveis, arquivavam-se textos, que, sob o ponto de vista histórico, são como a inscrição de Alcoy, de escasso interesse documental. Que grande decepção! Mas será assim? Não sabemos dizer-lo.

Eis os factos que nos levam a não considerar prováveis as lições epigráficas ibéricas de Cejador sem que outros filólogos conhecedores do vasconço venham confirmar a sua verosimilhança, atestando que não é dum engenho inventivo, sem correspondência com a realidade dos textos primitivos, que resultaram tais leituras. No entanto, o erudito investigador trilhou, a nosso ver, em certos aspectos da sua tese, a melhor directriz, e algumas coincidências registadas na sua interpretação fonética de legendas e inscrições não parecem ser casuais. Apesar das nossas reservas, temos a impressão de que o basco e talvez o sistema de Cejador ajudarão a desvendar o segrêdo da epigrafia ibérica.

Pena foi que a morte do erudito investigador o viesse impedir de assistir ao debate do seu sistema e de continuar dando ao

problema da escrita e da língua ou das línguas ibéricas a valiosa contribuição do seu saber e dos seus estudos especiais. Parecer-nos que infelizmente o ibérico ainda não encontrou o seu Champollion.

MENDES CORRÊA.

Museu Antropológico do Pôrto

O Museu Antropológico da Faculdade de Ciências do Pôrto recebeu ultimamente as seguintes ofertas:

Da sr.^a D. Angela de Oliveira Santos, por intermédio do sr. dr. Ruy de Serpa Pinto, um péso de chumbo com anel de suspensão em ferro, e uma moeda de cobre do Monte de Santa Maria, Fiães.

Do sr. Germano Rocha, por intermédio do mesmo senhor, fotografias do balneário romano de S. Vicente de Pinheiro, Entre-os-Rios.

Do sr. prof. dr. Joaquim Pires de Lima, desenhos de pedras castrejas com ornatos do Museu de Guimarães.

Do sr. P.^o L. da Silva Campos, por intermédio do sr. dr. Ruy de Serpa Pinto, fragmento de candeia (?) de barro da cidade de Alvarelhos, lugar dos Aidos.

Do rev. Eugène Jalhay: disco da estação paleolítica de Camposancos (Galiza); oito picos asturienses e dois pesos de rêde da estação asturiense de La Guardia (Galiza); exemplares de fauna paleolítica espanhola.

Da Sociedade Pro-Monte de Santa Tecla, três fragmentos de cerâmica com palmípedes estampados do Monte de Santa Tecla, La Guardia (Galiza).

Do sr. dr. Ruy de Serpa Pinto, um fragmento de cerâmica estampada e outros do Monte Murado, Carvalhos; cerâmica ornamentada e diversa do Monte Sameiro, Valadares; cerâmica micácea, etc., do Outeiro do Crasto, Valadares; fragmentos de cerâmica de Santa Luzia e Belinho; fuso de Vila de Conde.

Do sr. dr. J. R. dos Santos Júnior: roca de Moncorvo; vinte peças das olarias do Felgar, concelho de Moncorvo; corna, objecto em chifre utilizado nos petiscos (isqueiros), Moncorvo.

Do sr. A. Augusto da Silva, por intermédio do sr. dr. Betencourt Ferreira, quatro fotografias de objectos arqueológicos do

concelho de Barcelos; cinco fragmentos de cerâmica da freguesia do Monte, Barcelos.

Por permuta com a Sociedade Martins Sarmento, entraram no Museu novos objectos de cerâmica ornamentada pre-romana do castro da Penha, Guimarães.

Congresso de Americanistas

Em Setembro próximo realiza-se em Nova York o XXIII Congresso Internacional de Americanistas. As adesões devem ser enviadas ao dr. Pliny E. Goddard, secretário, International Congress of Americanists, 77 th. Street and Central Park West, New York City, N. Y., U. S. A. Os membros activos pagam de inscrição cinco dolares e os associados dois dolares e meio.

Sociedades científicas

Para a vaga deixada pelo saudoso e eminente professor D. José Carracido, como presidente da Associação Espanhola para o Progresso das Ciências, foi eleito o sr. visconde de d'Eza, antigo ministro e sociólogo distinto. O próximo Congresso desta Associação e da sua congénere portuguesa realizar-se há em Barcelona, na primavera do ano próximo.

O sr. prof. Hugo Obermaier foi eleito membro correspondente da Academia Prussiana de Ciências.

O sr. prof. Mendes Corrêa foi eleito sócio correspondente da Sociedade de Medicina e Cirurgia, do Rio de Janeiro.

Lutuosa

Faleceu em Paris o escritor, antigo ministro e antigo director da Escola de Antropologia daquela capital, M. Yves Guyot, que era também sócio correspondente da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia.

Só recentemente teve o comité de redacção desta revista conhecimento da morte do nosso consócio, sr. dr. Carlos de Carvalho Braga, ocorrida há muitos meses. Embora tardiamente,

expressimos o nosso pezar pelo triste acontecimento que privou esta Sociedade dum elemento que à sua actividade consagrava grande interesse.

Prof. Luís Viegas

Estava já adiantada a composição deste fascículo quando inesperadamente faleceu o eminente e dedicado presidente da nossa Sociedade, o sr. prof. dr. Luís de Freitas Viegas, ilustre professor da Faculdade de Medicina do Porto e director da Repartição de Identificação, Antropologia Criminal e Psicologia Experimental, desta cidade. A direcção da Sociedade convidou os seus associados a assistirem aos funerais do seu querido e ilustre presidente, que foram imponentes e concorridíssimos, e, no cemitério, junto do caixão, proferiu o nosso vice-presidente, sr. prof. Mendes Corrêa, algumas palavras comovidas de despedida e homenagem em nome desta colectividade de que o extinto foi um dos fundadores e um dos membros mais prestimosos e dedicados.

Foram proferidos outros discursos em nome doutras entidades e corporações, falando em seu nome pessoal o nosso consócio sr. dr. José Maciel Fortes, que, com grande emoção, recordou ter sido o nosso saudoso presidente quem nesta Sociedade fez há anos o elogio académico de seu falecido pai, também nosso ilustre consócio, o sr. dr. José Fortes.

Nova e mais larga homenagem será oportunamente prestada à memória do sr. prof. Luís Viegas pela Sociedade de Antropologia. Dela dará conta a nossa revista.

Nestas breves linhas fica, no entanto, desde já expresso o nosso sentimento de viva saudade, com toda a gratidão pelo interesse e carinho que o extinto consagrou sempre à Sociedade e aos seus trabalhos.